HAL open science

Les nouvelles figures religieuses de la migration africaine au Caire

Sophie Bava, Julie Picard

To cite this version:

Sophie Bava, Julie Picard. Les nouvelles figures religieuses de la migration africaine au Caire. Autrepart - Revue de sciences sociales au Sud, 2010, 56 (4), 10.3917/autr.056.0153 . hal-01736527

HAL Id: hal-01736527

https://hal.science/hal-01736527v1

Submitted on 17 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CAIRN.INFO
CHERCHER, REPÉRER, AVANCER

LES NOUVELLES FIGURES RELIGIEUSES DE LA MIGRATION AFRICAINE AU CAIRE

Sophie Bava, Julie Picard

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Autrepart »

2010/4 n° 56 | pages 153 à 170

ISSN 1278-3986
ISBN 9782724631753

Article disponible en ligne à l'adresse :

https://www.cairn.info/revue-autrepart-2010-4-page-153.htm

Pour citer cet article :

Sophie Bava, Julie Picard« Les nouvelles figures religieuses de la migration africaine au Caire », *Autrepart* 2010/4 (n° 56), p. 153-170.
DOI 10.3917/autr.056.0153

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).
© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Les nouvelles figures religieuses de la migration africaine au Caire

Sophie Bava, Julie Picard***

Une mégapole religieuse au croisement des routes migratoires africaines

Qu'elle soit support de la migration (réseaux religieux de formation, confréries, religions transnationales), ressource dans la mobilité (spirituelle ou sociale) ou raison même du départ (missions, visions, pèlerinages), la religion est au cœur des pratiques migratoires. Loin d'abandonner leur bagage cultuel et leur foi, les migrants les réactivent, les redécouvrent ou les complètent, se convertissent, innovent et parfois exploitent leurs compétences religieuses. Au-delà des espaces traversés et investis de religieux, les pratiques de la mobilité conduisent à l'émergence de nouvelles figures de la migration africaine. En effet, le religieux ne se lit pas uniquement à la lumière des espaces traversés par les migrants, il s'exprime également dans des formes moins visibles comme une ressource originale, capable de maintenir une certaine sécurité en migration, d'enclencher une (ré)ascension sociale, voire de modifier ou d'impulser de nouveaux projets migratoires. Le passage et le transit des migrants en des lieux inédits conduisent à la création d'un marché et d'une offre religieuse renouvelée par de nouveaux acteurs. Des commerçants pèlerins [Bennafla, 2005] aux cheikhs mourides itinérants [Bava, 2003], en passant par les étudiants d'Al-Azhar [Bava, 2009] ou de l'Institut Pontifical d'Études Arabes (PISAI) à Rome, par les missionnaires, par les touristes pèlerins ou encore par les migrants devenus pasteurs, chacune de ces figures religieuses est susceptible de nous renseigner sur une réalité de la migration et sur la place des religions au regard des routes migratoires.

À partir du Caire et des migrants africains, cet article propose d'explorer plusieurs types de parcours qui croisent des espaces religieux et des carrières individuelles de migration afin de questionner l'émergence de ces nouvelles figures de la migration africaine. Les migrants religieux, qui au-delà de leurs intérêts

* Socio-anthropologue, chargée de recherche à l'IRD/LPED, Université du Caire, sophie.bava@ird.fr.
** Doctorante en anthropologie et géographie, EHESS/LISST, Toulouse, julie.picard@ehess.fr. Respectivement coordinatrice et membre du programme « Jeunes chercheurs » financé par l'ANR MIGRELI (ANR-09-JCJC-0126-01) : *Instances religieuses et d'origines confessionnelles sur les routes de la migration africaine* (2009-2012).

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

propres peuvent devenir des missionnaires à l'origine de la revitalisation religieuse de certains territoires à différentes échelles illustrent ces évolutions. Mégapole du continent africain, Le Caire séduit un nombre important de migrants aux profils extrêmement variés. Qu'ils soient réfugiés, demandeurs d'asile, migrants économiques, politiques ou encore étudiants, ils sont des migrants subsahariens que la population confond et considère souvent comme un groupe homogène. Au regard de nombreuses études réalisées sur ces questions dans les pays du Nord, la problématique des religions immigrées doit nécessairement être reformulée, en intégrant l'idée que le contexte religieux d'accueil est ici majoritairement musulman et que la liberté de culte y reste strictement contrôlée. Par quels réseaux et moyens ces migrants arrivent-ils au Caire et pour quelles raisons s'y installent-ils ? Quel rôle joue la religion et l'histoire religieuse locale dans les mécanismes d'insertion et dans le maintien d'une espérance face à une situation d'attente prolongée et incertaine ? Peut-on déceler certaines différences ou similitudes de parcours entre les migrants africains musulmans et chrétiens ? Nous pouvons déjà observer à ce propos des distinctions quant à l'« usage » de la religion, non pas selon l'origine confessionnelle des migrants mais selon la solidité de leur projet migratoire et professionnel initial. Étudiants musulmans et missionnaires chrétiens traditionnels, se servant de leur vocation religieuse (qui les a fait migrer) pour découvrir *a posteriori* d'autres vocations, tandis que les *aventuriers* [Bredeloup, 2008] ou les migrants *forcés* chrétiens chercheront plutôt dans un second temps, à explorer les voies que permet un engagement spirituel plus profond.

Rappelons d'abord que plusieurs vagues migratoires de déplacés et de migrants forcés, venant de la Corne de l'Afrique et du Soudan, se succèdent à partir des années 1960-1970. Les guerres civiles et les conflits qui éclatent aux frontières de l'Éthiopie, de l'Érythrée et de la Somalie, combinés à des crises alimentaires à répétition, provoquent le départ de nombreux migrants vers le Soudan puis vers l'Égypte, étape devenue stratégique depuis l'implantation de la section du Haut commissariat aux Réfugiés (HCR) au Caire en 1954 [1]. Une première vague de migrants d'origine soudanaise s'amorce entre 1955 et 1972, lors de la première guerre civile ; la seconde vague (majoritairement constituée de chrétiens) fait écho à la décision, en 1983, du président Nimeiri d'établir un code pénal « islamique » et de mettre fin au statut d'autonomie du Sud-Soudan. Consécutivement au coup d'État d'Omar el-Béchir en 1989, des milliers de Soudanais (du Sud notamment) se sont progressivement réfugiés en Ouganda, au Kenya, en Éthiopie et en Égypte. Depuis 2003 et l'éclatement du conflit au Darfour, de nouveaux migrants originaires de l'Ouest du pays, tentent d'échapper à la dégradation de leurs conditions de vie et à l'insécurité grandissante face aux violences inter-ethniques et à un gouvernement inopérant, en rejoignant Le Caire. Le nombre de réfugiés et demandeurs d'asile pris en charge par le HCR en 2008 s'élevait à plus de 23 000 Soudanais, près de 6 000 Somaliens, 800 Érythréens

1. L'Égypte ayant accueilli durant la seconde Guerre Mondiale des membres de plusieurs gouvernements européens en exil, un accord est signé en 1954, entre le HCR et l'Égypte afin de faciliter les conditions de vie de ces réfugiés européens et leur réinstallation. Ce n'est qu'en 1967 qu'un Protocole additionnel est adopté afin que la Convention de Genève puisse être appliquée à tous les réfugiés, y compris non-européens.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

et 300 Éthiopiens sur un total de plus de 112 000 personnes [2]. Entre les années 1990-2000, ces migrants *forcés* ont pour certains réussi à être réinstallés (Canada, Australie, États-Unis) et ont ainsi « ouvert la voie » à d'autres migrants venant de toute l'Afrique subsaharienne [3]. Étudiants, salariés, migrants économiques, *aventuriers*, sportifs de haut niveau, jeunes hommes et jeunes femmes, souvent partis seuls, ont pris la direction de l'Égypte, perçu au départ comme pays « de transit » ou « tremplin » vers un ailleurs considéré comme meilleur [Bredeloup, Pliez, 2005]. S'appuyant sur une juridiction en matière d'immigration plus souple qu'en Europe mais aussi parfois sur des réseaux sociaux et/ou familiaux, des institutions de formation (universités, formations religieuses) et des réseaux économiques et religieux, ces migrants sont nombreux à atteindre chaque jour la ville du Caire.

En parallèle, le durcissement de la politique migratoire de l'Union Européenne et le ralentissement des procédures de délivrance du statut de réfugié par le HCR depuis le début des années 2000, ont entraîné la révision des projets migratoires individuels et l'allongement de la durée des périodes dites « de transit ». Aujourd'hui, Congolais, Nigérians, Nigériens, Burkinabés, Burundais, Sénégalais, Ivoiriens, Maliens ou Camerounais s'installent pour un temps indéterminé au Caire. La précarisation de leur situation économique et sociale en Égypte, l'incertitude quant à l'avenir et les discriminations exercées par la population locale (relevant plus de la couleur de peau que de la religion) sont souvent à l'origine d'un nouvel élan religieux. Qu'ils s'appuient au départ, par affinités religieuses, sur la communauté musulmane locale et transnationale (commerçante notamment – Bava, Pliez, 2009) ou sur les groupes chrétiens très variés égyptiens et étrangers, les migrants réussissent à se faire progressivement une place au Caire. Ils trouvent un emploi, découvrent une vocation, professionnelle ou religieuse, un véritable rôle qui donne du sens à leur présence en Égypte. La croissance même du nombre de migrants africains au Caire est aussi à l'origine de l'arrivée de responsables religieux africains se positionnant sur leur chemin pour répondre à cette « demande religieuse » spécifique. Ces constats nous ont permis de dégager plusieurs figures « religieuses » de la migration africaine, qui toutes sont, spécialement au Caire, à la base d'une certaine « revitalisation » religieuse des espaces qu'elles investissent.

Al Azhar et l'Afrique. Des étudiants africains musulmans au Caire

Le titre de l'ouvrage de Mamadou Youri Sall [2009], *Al-Azhar d'Égypte, l'autre institution d'enseignement des Sénégalais*, illustre parfaitement la place d'Al Azhar dans la culture des lettrés africains. Ceux que l'on nomme parfois les arabisants, n'hésitent pas depuis des siècles à traverser la moitié du continent

2. La grande majorité des réfugiés en Égypte sont des Palestiniens (www.unhcr.org).

3. Selon le recensement de 1996, à l'exception des Soudanais et des personnes originaires de la Corne de l'Afrique et concernant les communautés les plus nombreuses, 425 Nigérians, 312 Comoriens, 278 Sénégalais, 275 Namibiens et 221 Tchadiens étaient installés en Égypte (www.carim.org). Ces données semblent être en dessous de la réalité si nous les comparons avec les données de l'Université d'Al Azhar pour 2010 : 80 000 étudiants étrangers dont 10 000 Nigérians, 500 Sénégalais, 1 500 Camerounais, 2 500 Ivoiriens, 700 Comoriens, 300 Nigériens, 500 Burkinabés, 2 000 Tchadiens, 10 000 Soudanais, 300 Maliens, 500 Marocains, 800 Algériens et 750 Libyens.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

africain pour rejoindre l'Égypte et Al Azhar. La figure de l'étudiant religieux n'a donc pas attendu le XXIe siècle pour émerger mais elle est devenue une nouvelle caractéristique de la migration africaine. Si parfois les études religieuses sont envisagées comme un moyen pour ces jeunes de « sortir » de leur pays et de tenter leur chance ailleurs, elles débutent néanmoins souvent par le désir de se former en religion comme le montre également le parcours des étudiants chrétiens de *Dar Comboni*, école de langue arabe et d'islamologie créée par les Comboniens [4] au Caire. Depuis des siècles, Al Azhar est un lieu d'enseignement de l'islam et de la culture arabe. Des lettrés musulmans africains sont venus s'y former mais son ouverture à un public africain plus large date d'une volonté politique particulière. Selon O. Kane « ... l'Université d'Al Azhar était l'instrument de la politique du président Nasser. Le Raïs égyptien se voulait un leader du tiers-monde et cherchait à mobiliser le plus de sympathie possible dans le monde musulman et dans le tiers-monde en général » [Kane, 2003, p. 42]. De fait depuis les années 1960, ces étudiants venus se former dans le monde arabe sont devenus des messagers au service des liens économiques et politiques nouveaux illustrant l'union et la coopération entre le monde arabe et l'Afrique noire. Ces relations se sont développées en s'appuyant sur une valorisation « des liens pluriséculaires qui auraient uni Arabes et Africains et dont l'islam aurait été le ciment, avant d'être provisoirement occultés par la colonisation européenne » [Otayek, 2003-2004]. Dans cette optique, mais aussi parce qu'Al Azhar représente pour les lettrés de tradition arabe un espace séculaire de transmission du savoir et une des bornes indispensables qui relient historiquement les itinéraires de diffusion de l'islam au sein du monde musulman africain [Zeghal, 1996], elle entretient le recrutement des étudiants étrangers par l'intermédiaire des ambassades égyptiennes et des leaders religieux pour poursuivre son développement et sa mission de *Da'wa*. Dans la lignée de leurs aînés, nous pourrions penser que les fils de Cheikh de lignées musulmanes [5] ou les enfants des grandes familles commerçantes africaines répètent une tradition séculaire, bien rodée et parfaitement encadrée ; pourtant en un demi siècle la figure de l'étudiant arabisant a énormément évolué.

La figure de l'étudiant africain d'Al Azhar : entre projet éducatif traditionnel et migration économique

On recense près de 3 000 étudiants originaires d'Afrique subsaharienne en Égypte dont plus de 2000 à l'Université d'Al Azhar. De 1960 à nos jours les « Africains représentent le quart des étudiants étrangers formés au niveau universitaire à Al Azhar, après les Asiatiques qui constituent presque les trois quarts. »

4. La congrégation des « Missionnaires comboniens du Cœur de Jésus » a été fondée au XIXe par le premier évêque italien d'Afrique centrale, Daniel Comboni. Visant initialement la libération des esclaves et l'évangélisation du Soudan, la congrégation intervient aujourd'hui au service des populations les plus pauvres sur tous les continents.

5. Traditionnellement en Afrique de l'Ouest, les grands Cheikhs soufis (mourides, tidjanes, qâdir) envoient certains de leurs fils étudier l'islam dans des zawiya (espace religieux soufi), notamment en Mauritanie mais aussi à l'Université Al Azhar.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

[Sall, 2009]. Portés par leur besoin de connaissance, ces étudiants qui ont parcouru des milliers de kilomètres pour se rendre à Al Azhar se heurtent régulièrement à une réalité plus proche de la migration économique que de la migration estudiantine. La bourse d'Al Azhar ainsi que tout le prestige associé à cette université qui combine enseignements théologiques et scientifiques, attirent toujours aujourd'hui de nombreux étudiants – pas forcément musulmans –, recrutés directement dans leurs pays d'origine. Pourtant le statut d'étudiant azhari au Caire n'a plus le prestige qu'il a pu revêtir jusqu'au milieu des années 1980. Malgré cela, ce statut fragile, indépendamment de sa « valeur », permet à l'étudiant de demeurer en Égypte presque aussi longtemps qu'il le désire du moment où celui-ci peut prouver une inscription (dans une université ou dans une formation privée) aux services de l'immigration. Ces étudiants, souvent motivés par des études supérieures à l'étranger, se voient pour la majorité contraints d'étudier dans les facultés religieuses d'Al Azhar (éducation, *shari'a* et loi, fondements de la religion et théologie, *da'wa* [6]) [7] alors que nombreux sont ceux qui souhaiteraient parallèlement étudier la médecine, le journalisme, l'agronomie ou encore l'ingénierie. En effet si au départ les élèves avaient la possibilité de choisir une filière particulière, aujourd'hui l'université leur impose le plus souvent les filières religieuses. L'autre changement essentiel concerne les équivalences car la majorité des étudiants arrivant d'Afrique et ayant eu leur bac dans un institut arabe ou franco-arabe est contrainte de revenir au collège, voire en primaire, de recommencer les diplômes et de suivre des cours de remise à niveau en arabe et en études islamiques. Cette question, comme celle de l'orientation, est continuellement abordée entre les élèves et leurs représentants diplomatiques. Ceux-ci sont à l'écoute et essaient d'œuvrer en leur faveur auprès de la hiérarchie d'Al Azhar mais ils restent perplexes quant à l'avenir et aux débouchés professionnels des azharis. Les élèves, échaudés par l'expérience de leurs prédécesseurs, sont conscients qu'une unique formation en religion ne peut leur permettre d'obtenir un emploi dans leur pays et essaient quand ils le peuvent financièrement, de compléter leur formation dans des instituts privés ou d'autres universités au Caire. Compte tenu du peu d'équivalences, la licence d'Al Azhar est souvent longue à obtenir pour ces étudiants africains, ce qui rallonge considérablement leur cycle d'étude. Si l'on ajoute à cela la précarité des conditions de vie, une bourse de 12 € par mois pour un étudiant qui loge à la cité des étudiants des pays islamiques, « medina el bu'ûth el islamia », dite « cité des Bu'ûth » et 20 € s'il dispose de son propre logement, nous comprenons pourquoi un grand nombre d'entre eux commencent à travailler et à s'installer plus durablement au Caire. Certains d'entre eux se marient et ont des enfants, sans jamais réellement abandonner l'idée du retour ou de la poursuite de la migration. La majorité des étudiants rentrent chez eux mais les possibilités d'emplois avec un diplôme d'Al Azhar sont aujourd'hui fortement réduites ou peu

6. Appel à l'islam, prédication.

7. Selon les analyses effectuées par M-Y Sall à propos des diplômés Sénégalais de 1960 à 2006, il est évident que depuis 1997, « on remarque l'absence de Sénégalais dans les facultés scientifiques comme la médecine, l'ingénierie ou la pharmacie. Même la faculté de commerce n'est plus fréquentée par les Sénégalais. Cela peut être dû à l'application de la nouvelle politique d'Al Azhar consistant à ne plus accepter gratuitement les étrangers dans les facultés non fondamentalement islamiques » [Sall, 2009, p. 46].

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

rémunérées. Alors que la première génération formée dans les années 1960 pouvait encore intégrer l'administration pour ceux qui maîtrisaient le français (Sénégal, Burkina Faso, Niger, Mali), aujourd'hui un licencié d'Al Azhar qui enseigne dans une école coranique ou une école franco-arabe par exemple est rémunéré, au Burkina Faso et au Sénégal, aux environs 2 500 francs CFA par mois. Pour d'autres, les réseaux d'études religieuses peuvent les amener à postuler à Médine (Arabie Saoudite) ou au Soudan dans une autre université islamique pour un troisième cycle. Par contre, si la France notamment jusqu'au milieu des années 1980 offrait des équivalences aux étudiants ayants obtenu un diplôme dans un pays arabe, cette possibilité est quasiment inexistante aujourd'hui dans les pays du Nord alors que les étudiants parlent souvent mieux le français et l'anglais que leurs prédécesseurs partis en France.

Demba Sy : quand les routes de la connaissance prennent sens au Caire

C'est par la route qu'il arrive au Caire au début des années 1980 à l'âge de 20 ans. Motivé par l'idée de suivre les enseignements d'Al Azhar comme certaines connaissances, il quitte la région de Kaolack au Sénégal et se rend par taxibrousse et train en Centrafrique par taxi-brousse et train où il travaille quelques mois durant la saison des pluies avant de poursuivre sa route par le Tchad puis le Soudan. Après avoir suivi une scolarité en école arabe au Sénégal, il maîtrise l'arabe littéraire parfaitement mais reprendra cependant le secondaire à l'Institut de la ligue arabe des *Bu'uth* avant d'obtenir son baccalauréat et intégrer l'université d'Al Azhar trois années plus tard. Comme la majorité des étudiants africains il est d'abord accueilli par ses compatriotes azharis et logera avec eux les premiers temps suivant son arrivée dans le quartier d'Abassiyya où il demeure encore presque 30 ans plus tard. Bénéficiant d'une bourse du Haut Conseil de l'Islam il peut poursuivre ses études, et passera ainsi sa licence en *shari'a* à Al Azhar et deux autres magistères à l'institut de la ligue arabe. Aujourd'hui inscrit en thèse, le parcours de Demba est vraiment caractéristique de cette génération poussée par un besoin de connaissance et fidèle défenseur de la culture islamique et de la civilisation arabe en Afrique. Si ses prédécesseurs ont pu poursuivre leurs études dans un troisième cycle en France ou en Europe, plutôt que de rentrer directement dans leur pays comme la première génération et connaître des difficultés d'insertion, ceux qui arrivent dans les années 1980 commencent à se confronter à la réalité de la migration. Cumulant des petits boulots d'enseignants mais aussi de journalisme, Demba arrive malgré tout au bout de plusieurs années à obtenir un poste d'enseignant à l'Université du Caire et d'Al Azhar. Ces multiples inscriptions universitaires lui ont permis d'obtenir des titres de séjours renouvelables et de faire venir sa femme et sa fille. Cependant il n'envisage pas son avenir au Caire, les études religieuses qu'il a tant désiré faire, devaient lui permettre de revenir travailler pour le développement de la culture arabe dans son pays. Confronté à la difficulté d'insertion dans leur propre pays que connaissent aujourd'hui les intellectuels formés dans un pays arabe, mais aussi à la fermeture des frontières des pays du Nord et de fait à l'impossibilité d'y poursuivre un troisième cycle, il a choisi de se perfectionner au Caire et d'y obtenir sa thèse. Sa formation et le réseau de relation qu'il a construit entre l'Afrique et le monde arabe pourrait l'emmener à ouvrir un institut de formation au Sénégal ou à rejoindre une organisation internationale islamique.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Si certains comme Demba Sy s'engagent dans un cursus de lettré, d'autres s'inscrivent dans une logique entrepreneuriale grâce à leurs compétences linguistiques et religieuses et deviennent acteurs économiques et/ou religieux.

Malik : de la vocation religieuse à la vocation économique

Cet étudiant nigérian de 39 ans est caractéristique d'une figure de réussite économique qui émerge parfois au sein de ce petit monde des étudiants musulmans azharis. Originaire de Kano, il obtient une bourse provinciale pour partir étudier à Al Azhar. Avant de venir en Égypte il a déjà en tête, grâce à un contact avec un libraire qui possède trois librairies au Nigeria, de « monter une affaire » entre le Nigeria et l'Égypte. Une fois sa licence obtenue il commence à exporter des livres mais aussi des sacs et de chaussures. « L'imprimerie au Nigeria n'est pas de bonne qualité » dit-il et les livres importés ont du succès. La plus value de son entreprise est de commander au Caire auprès des imprimeurs du quartier Al Azhar des traductions de textes musulmans en langue locale : haoussa, peul, mandingue... L'Égypte possède un savoir-faire reconnu en traduction de littérature musulmane et Malik se rend régulièrement au Nigeria pour prospecter dans ce domaine de l'édition et prendre de nouvelles commandes de traduction. On observe d'ailleurs le développement d'un véritable marché de productions intellectuelles islamiques sur le continent africain – à l'image des mouvements néo-chrétiens, où cassettes, DVD et CD de prêches se joignent aux ouvrages. Malik envoie à peu près trois containers par an, et un container lui rapporte 10 000 à 15 000 livres égyptiennes (LE) [8] qu'il partage avec ses partenaires. Il est installé au Caire depuis douze ans, marié et père d'un enfant et a aujourd'hui une agence d'import-export informelle qui fait régulièrement travailler d'autres *azharis*. Le fait d'être musulman et surtout *azhari* lui donne une légitimité dans les affaires dans un pays où il y a beaucoup de musulmans ou quand il faut négocier et demander un crédit aux libraires, explique-t-il. Parallèlement, il est le tuteur d'enfants de riches nigérians étudiants au Caire : il s'occupe de tous leurs besoins et est rémunéré à la hauteur de 2 000 LE/mois. En construisant pas à pas son réseau de connaissances, il accueille également de nombreux Nigérians venant au Caire pour des traitements médicaux ou de chirurgie esthétique. Son rôle d'intermédiaire va de la recherche de visa en passant par l'inscription dans un hôpital ou une clinique jusqu'au suivi des soins. Pour mener de front ses multiples activités il maintient un réseau d'étudiants pouvant intervenir à tout moment pour accueillir les Nigérians, leur trouver certains documents administratifs, un hôtel, un appartement, une voiture, des médicaments voire un visa. Ces personnes ressources sont les *azharis*, ces étudiants étrangers installés depuis si longtemps dans la ville qu'ils en connaissent parfaitement les potentialités et les rouages.

Tandis que des azharis comme Malik organisent une activité économique, la grande majorité d'entre eux trouve le plus souvent des débouchés dans le réseau des ambassades africaines, auprès des diplomates ou des familles expatriées francophones, comme chauffeurs, interprètes, jardiniers ou domestiques, laissant de côté leur vocation religieuse première.

8. Entre 7 600 € et 11 400 €.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Des migrants et des églises en Égypte : une composition dans le temps

Une diversité chrétienne dans un pays musulman

Terre d'évangile et foyer du christianisme, l'Égypte, passée sous domination arabo-musulmane au VIIe siècle, présente aujourd'hui une très grande diversité de communautés chrétiennes. En effet, coptes orthodoxes, coptes catholiques et coptes évangéliques cohabitent avec plusieurs Églises chrétiennes orientales mais également, et ce particulièrement depuis le XIXe siècle, avec de nombreux ordres missionnaires et mendiants, venus d'Europe ou d'Amérique du Nord [9]. Franciscains, Jésuites ou encore Comboniens se sont alors établis dans les quartiers jouxtant le centre historique. Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, lorsque débutent les travaux de construction du canal de Suez, des communautés protestantes et catholiques européennes (ingénieurs, ouvriers, politiques, financiers...) viennent se greffer à cette nébuleuse chrétienne préexistante. C'est en 1872 que la communauté protestante européenne (Suisses, Allemands et Français) se réunit et pose les bases de ce qui deviendra l'Église Évangélique du Caire (*EEC*), aujourd'hui unique Église francophone de rite protestant en Égypte. Dès 1882 (occupation militaire britannique), des lieux de cultes anglicans et épiscopaliens sont construits au Caire permettant de réunir les communautés « étrangères » anglophones. Au début du XXe siècle et lors des deux Guerres Mondiales [10], on assiste à une dernière vague de constructions d'édifices religieux « étrangers », dans le centre-ville comme dans les récentes banlieues aisées (Maadi), censés accueillir le personnel militaire et diplomatique britannique, américain puis australien, néo-zélandais ou sud-africain. Cette récente diversification du paysage religieux chrétien en Égypte est conséquente et durable, notamment par le marquage physique du paysage et la construction de temples et d'églises non-coptes dans le pays.

Les évènements politiques et militaires qui succèdent l'arrivée au pouvoir du président Gamal Abdel Nasser (1956), la crise du canal de Suez et la décision, appuyée par l'ONU et les États-Unis, de faire évacuer le pays par les troupes britanniques, françaises et israéliennes débouchent sur une nouvelle phase concernant les communautés chrétiennes dans le pays et sa capitale. Plusieurs lieux de culte se retrouvent désertés ou uniquement fréquentés par quelques minorités égyptiennes converties. En réalité, cette période d'inoccupation des lieux de cultes chrétiens « étrangers » ne dure pas puisque plusieurs d'entre eux vont, dès l'arrivée des premiers réfugiés, entamer un processus de « reconversion » dans l'accueil et l'assistance (scolaire, médicale, juridique) des migrants africains [11], sans distinction religieuse. Ce processus connaît un nouvel élan lors de l'arrivée de ressortissants américains, dans les années 1970, favorisée par la politique libérale

9. Sur ces derniers, vont s'appuyer en partie les réfugiés et migrants africains dans la deuxième partie du XXe, afin de bénéficier de services divers ou de développer leurs propres Églises.

10. L'Égypte devient protectorat britannique de 1914 à 1922.

11. Cette situation pallie, encore aujourd'hui, le manque de prise en charge et de services offerts par l'État égyptien.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

d'Anouar el-Sadate (*Infitah*). Tandis que les migrants musulmans se mêlent aux Égyptiens pour prier dans des mosquées « de quartier » et que les législations restent très strictes concernant la construction de nouvelles églises sur le territoire, des plages horaires sont spécialement aménagées dans ces lieux de culte pour que les différents groupes chrétiens se réunissent et prient dans leur langue d'origine. Les églises voient leur taux de fréquentation doubler et changent d'appellation pour devenir des églises « internationales » et « interdénominationnelles » et par conséquent, des espaces urbains à part, animés par de nouveaux acteurs.

Sur cette base historique particulière, certains migrants africains vont profiter de l'offre croissante de formations bibliques et théologiques pour découvrir et faire aboutir leur vocation religieuse et missionnaire ; d'autres Africains, formés ou non, vont profiter de cette demande naissante en Égypte pour migrer à leur tour au Caire et appuyer ce travail missionnaire auprès des migrants et des réfugiés.

La figure du pasteur et du prêtre migrant : une tradition missionnaire renouvelée ?

La figure du missionnaire pour lequel la migration est une partie intégrante de sa vocation et de sa profession, est une figure jusqu'ici plutôt classique de l'Église. À propos des différents ordres catholiques missionnaires et mendiants présents en Égypte, Michel Cuypers [12] explique : « initialement, nous parlions de missionnaires ; ils étaient tous des Européens qui quittaient leur pays pour développer le christianisme là où il n'y en avait pas ou bien là où existaient des schismes. Aujourd'hui, de plus en plus d'Africains prennent le relais ». L'originalité de ces parcours réside dans le fait que la demande religieuse émergente au Caire liée à la présence des réfugiés et des migrants chrétiens, est en train de créer un « appel d'offre », prenant sa source en territoire africain. Ces Africains ont généralement suivi une longue formation religieuse et théologique dans leur pays d'origine et dans d'autres pays d'Afrique, du Moyen-Orient, d'Europe ou encore d'Amérique du Nord. Ils sont nombreux à avoir suivi plusieurs années de formation à l'Institut Pontifical d'Études Arabes (PISAI) à Rome ou encore au *Jordan Evangelical Theological Seminary* d'Amman. Il s'agit essentiellement d'hommes, qui ont exercé plusieurs années en tant que prêtres ou pasteurs dans plusieurs pays d'Afrique ou d'Occident avant d'arriver en Égypte. Leur implantation dans les pays arabes est liée aux « besoins » – les missionnaires africains ont une légitimité à migrer là où se concentre une forte communauté africaine – ainsi qu'à leur attirance pour la civilisation arabo-musulmane et aux formes du dialogue interreligieux. L'apprentissage de l'arabe, durant leur cursus ou dans des instituts spécialisés, est un *passage obligé* pour eux. L'institut *Dar Comboni* a été transféré du Liban au Caire au début des années 1980 ; son rayonnement régional attire chaque année des prêtres en formation mais également des pasteurs et des laïcs.

12. Entretien avec Michel Cuypers, religieux et chercheur, IDEO, octobre 2009.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

En outre, la réalité du terrain et la demande existant au Caire dépassent généralement leurs stricts rôles ou compétences initiales. En effet, la présence des réfugiés et migrants de nationalités, de tendances religieuses et de langues très diverses, de personnes, de femmes, de jeunes et d'enfants en situation parfois délicate et précaire, les incitent à devenir plus que de simples prêtres ou pasteurs. Il n'est pas rare de voir ces missionnaires s'engager davantage auprès d'ONGc, et faire preuve à la fois d'innovation et d'esprit œcuménique pour répondre à une demande religieuse et sociale bien spécifique. Flexibles, mobiles et ayant de fortes capacités d'adaptation, ils se remplacent, se relaient et se déplacent quotidiennement d'églises en églises afin de subvenir aux besoins dispersés à l'intérieur de la ville. Contrairement au contexte européen, les missionnaires africains n'entretiennent pas le registre de la « mission inversée » [13]. Leur rôle en Égypte, disent-ils, n'est ni le prosélytisme ni le sectarisme ; ils tentent plutôt de s'adapter à la diversité, de s'associer et de construire avec leurs compétences un univers religieux et social favorable à l'ensemble de la communauté africaine migrante, chrétienne et musulmane, étudiante, salariée ou réfugiée. Envoyés pour servir une communauté particulière (les réfugiés soudanais, la communauté protestante francophone du Caire, etc.) ou bien ayant postulé pour de tels postes, ils s'engagent à rester en Égypte pour un temps parfois indéterminé (certains sont au Caire depuis l'arrivée des premiers réfugiés soudanais) et à être envoyés dans d'autres pays du Maghreb ou du Moyen-Orient si de nouveaux besoins émergent. Avec le temps et du fait du non-remplacement des missionnaires d'origine européenne, certains accèdent à des postes à plus haute responsabilité au sein de leur paroisse. Enfin, les paramètres sécuritaires de l'exercice de leur mission en Égypte sont souvent évoqués, rappelant parfois furtivement les inégalités de traitement entre la religion majoritaire et les chrétiens. Ils ne peuvent distribuer de tracts ou coller des affiches dans l'espace public au risque d'être accusés de prosélytisme. Des réseaux d'information et de communication sont développés par le canal des ambassades africaines et européennes auprès des chargés des affaires culturelles et autres diplomates ou par le bouche à oreille (Internet compris). Les cultes sont contrôlés et leur exercice se fait dans des temps et des espaces bien délimités, même si des groupes de prière continuent d'établir discrètement des « églises de maison ». Pour exister en Égypte et mener à bien leur mission ces hommes de religion doivent négocier habilement leurs propres lieux et évoluer uniquement dans le cadre des activités qui leur sont assignées. À propos des lieux de culte, on assiste à une « revitalisation » de certaines églises ou temples, coptes ou d'origine étrangère, grâce à une occupation temporaire mais quotidienne de ces « anciens » lieux de prière.

13. Le terme même de « missionnaire » mériterait ici d'être discuté.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Photo 1 – Prêtre combonien kenyan à l'école de réfugiés du Sacré-Cœur *de Sakakini (Le Caire, 2009 ; J. Picard).*

Photo 2 – Prêtre catholique soudanais lors de la célébration d'un mariage à l'Église du Sacré-Cœur *(Le Caire, 2010 ; J. Picard).*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Si la plupart de ces religieux africains combattent le sectarisme (et ne se considèrent pas eux-mêmes comme des migrants), dans le cadre de leur hiérarchie, « mettre » un Africain sur la route des Africains est un moyen de regrouper et de fidéliser mais aussi de répondre à la demande de nouveaux fidèles. En terre d'islam, la tâche est ardue mais le public important. Retracer leurs parcours reste pertinent et demeure un moyen de mieux se renseigner, de mieux révéler une certaine réalité des migrants africains chrétiens du Caire.

Le pasteur méthodiste ivoirien Dominique

Il a effectué une formation à la faculté théologique protestante de Yaoundé au Cameroun, il a ensuite exercé son métier de pasteur pendant deux ans en Côte d'Ivoire où il était également conseilleur national du Programme des Relations Islamo-Chrétiennes en Afrique (PRICA) [14]. Après une « spécialisation » de deux ans au centre *Dar Comboni*, « plus avancé sur les relations christianisme-islam que les protestants », il a postulé pour le poste pastoral vacant de l'*EEC*, communauté qu'il fréquentait en tant que fidèle durant ses années d'études au Caire. Il est le premier pasteur, depuis la fondation de l'*EEC* en 1910, à être d'origine africaine. Son prédécesseur, un pasteur Suisse, signalait déjà la croissance du nombre des fidèles africains, les difficultés qu'il avait à exercer dans un tel contexte, sans parler des obstacles politiques et judiciaires qu'il a rencontrés lorsqu'il a voulu entamer des démarches pour acheter leur propre « villa-église ». Cependant, le Pasteur Dominique refuse la dénomination d'« église africaine ». Il dirige « la seule communauté protestante évangélique d'expression française » alors que les fidèles sont bien en majorité des Africains francophones, réfugiés, étudiants, aventuriers attendant de trouver « le sésame pour partir » mais aussi diplomates. Son objectif est de créer de la mixité : « si vous êtes chrétiens, catholiques ou protestants, si vous parlez français, vous pouvez rejoindre la communauté. Il faut savoir agencer toutes les tendances (méthodistes, apostoliques, Assemblées de Dieu) : ici nous essayons de représenter l'Église de Jésus-Christ ». Malgré le perpétuel mouvement (géographique) des fidèles, « nous sommes ici dans un pays musulman et il faut éviter de se diviser et de se mettre en marge. (...) Ce n'est pas parce que je suis Baoulé que je vais, ici au Caire, regrouper tous les Baoulés. L'*EEC* refuse tous les ethnicismes. La seule chose qui nous lie c'est la langue française ». Il ajoute : « la loi égyptienne ne permet pas de transformer sa maison en lieu de prière. Si vous n'en faites qu'à votre tête, on vous prend, ça fait partie des risques ici ». Dispersée sur trois sites, la banlieue aisée de Maadi, le centre-ville du Caire et l'Église protestante d'Alexandrie, l'*EEC* évolue sous couvert de l'Église protestante presbytérienne d'Égypte, appelée également « Synode du Nil », membre du Conseil des Églises du Moyen-Orient. À propos des aventuriers africains qui fréquentent son Église : « Ils ont fait un choix. Je peux les aider moralement et spirituellement. Ils doivent trouver une vie décente ici et il m'arrive d'aider certains à trouver un travail, en faisant l'intermédiaire avec des familles occidentales ». En plus de ses nombreuses activités, le Pasteur et son équipe rendent régulièrement visite à des frères en prison. « Comme tout métier, le travail est dur ici en Égypte. C'est dur à cause de la langue, de la communication... Dur aussi de se faire prendre pour un Soudanais et de laisser parler dans votre dos (...) Non, les Égyptiens ne connaissent pas l'Afrique ».

14. Le PRICA est une organisation panafricaine fondée en 1959, ayant pour but de favoriser les bonnes relations entre chrétiens et musulmans en Afrique. Son secrétariat général est basé au Bureau Central à Nairobi, au Kenya.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

D'autres petites églises africaines « indépendantes » existent et se multiplient au Caire et les pasteurs sont bien souvent des migrants formés au Caire. Ces « néo-pasteurs » sont donc des migrants devenus pasteurs.

De la migration à la mission

La figure du migrant devenu pasteur-missionnaire est une autre figure religieuse importante de la migration africaine. En effet, le statut du migrant africain en Égypte peut facilement évoluer au cours du temps et il n'est pas rare que cette évolution se fasse avec ou vers le domaine religieux, en direction d'une vocation religieuse découverte *a posteriori* ou redynamisée par la migration. On quitte son pays en tant que jeune adulte (20-35 ans environ), étudiant(e), sportif(ve) de haut niveau, chômeur(se) ou salarié(e) d'une entreprise, croyant(e) (souvent catholique) mais pas toujours pratiquant(e), et l'on entreprend au bout de quelques mois ou quelques années passés en Égypte, une formation religieuse ayant pour objectif de devenir *leader*, pasteur, évangélisateur. Dans un mélange de dépit inconscient et d'opportunisme conscient (suite à un échec universitaire, à la non-obtention d'un permis de séjour ou d'un visa mais aussi suite à des visions, des songes ou des révélations divines [Mary, 2003], on réapprend la religion en profondeur, on redécouvre Dieu à sa manière et l'on décide de s'y consacrer. La destinée, la voie professionnelle n'est pas envisagée à l'avance mais se dessine bel et bien durant la période de transit. C'est donc ici d'abord le lieu et le temps passé qui transforment les acteurs, ce lieu de transit prolongé qui fait réviser les projets professionnels, religieux et migratoires de bon nombre de migrants africains. Pour beaucoup, la relation avec Dieu est considérée comme plus intense depuis qu'ils se trouvent en Égypte. Ils trouvent des causes transcendantales à leur parcours, des explications qui les dépassent et qui n'appartiennent qu'à Dieu. On retrouve dans les discours des expressions liées à l' « appel » de Dieu, l'idée d'avoir été « guidés » par lui. André Mary compare la mise en récit de ces expériences à un « produit d'une construction symbolique répétitive et rétrospective qui permet de dire (...) que ce qui est arrivé était prévu et conforme au plan de Dieu » [2003, p. 128]. Ces changements d'orientation, ces choix de vie, ne pourraient probablement pas être déclenchés sans la présence d'une offre de formation religieuse abondante et efficace au Caire ni sans le développement des mouvances évangéliques en Égypte. Nombreux sont ceux provenant d'une famille catholique qui se sont convertis au protestantisme évangélique ou au pentecôtisme, dans leur pays d'origine ou en Égypte. Il est difficile de déterminer les motivations premières à la conversion, notamment lorsqu'elle se fait en Égypte : sans véritablement parler d'une vocation religieuse découverte en terre d'islam, il semblerait que ce soit à la fois par conviction religieuse, imitation des membres de sa communauté et opportunité socio-professionnelle. À propos du pentecôtisme, Jean-Paul Willaime [1999] parle d'une « démocratie de l'accès au divin » et d'un « dieu de proximité », ce qui illustre bien le sentiment de familiarité et de confort qu'expriment certains migrants à l'égard de cette tendance religieuse. Une fois converti (le baptême des adultes – qui se réalise parfois dans les eaux du Nil – doit se faire en toute conscience),

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

chacun peut avoir accès à la parole et peut être considéré comme un potentiel évangélisateur. *Maadi Community Church* (*MCC*) est devenu un point de passage connu de tous les migrants au Caire. Fondée par la communauté expatriée états-unienne dans les années 1950 dans la banlieue aisée de Maadi, elle a développé son caractère international et interdénominationnel en accueillant dès les années 1990 une partie de la communauté soudanaise présente au Caire (culte en arabe, assistance sociale). Suite au gonflement et à la diversification des migrations africaines dans la ville, elle a ouvert au début des années 2000 un autre culte destiné à tous les Africains non-soudanais et/ou anglophones. Dans le même temps, *MCC* a instauré plusieurs groupes de discussion et d'échanges (*life groups* à domicile) ainsi qu'un centre de formation et d'études bibliques très majoritairement fréquenté par les Africains. Pour 50 LE (environ 6 €) par mois, les étudiants peuvent suivre différentes formations allant de quatre mois à deux ans, pour obtenir le statut de *leader* de groupe ou un diplôme de pasteur. Certains travaillent dans le quartier ou plus loin comme femme ou homme de ménage ; d'autres s'arrangent pour se faire embaucher par *MCC*. Depuis une vingtaine d'années, la composition du personnel de *MCC* a d'ailleurs beaucoup évolué.

Photo 3 – Cérémonie de remise des diplômes aux pasteurs en formation à Maadi Community Church *(Le Caire, 2010 ; S. Bava).*

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

Photo 4 – Église nigériane indépendante - Pasteur formé à Maadi Community Church *(Le Caire, 2009 ; J. Picard).*

Robert, Maria, Jean-Paul et les autres... Des migrants devenus pasteurs

Robert a 34 ans, il est originaire d'un village du Sud-Soudan et avait pris l'habitude de suivre le rite protestant dans son pays malgré les réticences de son père catholique. Il a quitté Khartoum, où il étudiait, en 2004 et a très rapidement fréquenté *MCC* puisque sa cousine vivait à proximité. Il s'est porté volontaire pour aider le personnel de l'église tout en commençant à suivre les formations que celle-ci proposait. *MCC* a embauché Robert pour qu'il continue à servir l'église au quotidien (distribution d'eau et de thé au personnel, accueil des fidèles, ménage, petites réparations en tout genre). Il gagne aujourd'hui 200 dollars par mois, a obtenu son diplôme de pasteur et projette de réaliser un perfectionnement en Roumanie par le biais des Assemblées de Dieu afin d'obtenir un certificat de pasteur. Il ne pensait pas devenir pasteur avant d'arriver en Égypte : « Je suis venu, je voulais aller aux État-Unis. Mais je ne suis pas triste, je crois en Dieu, je ne peux pas être contrarié ». Maria, elle, est ghanéenne ; « née catholique », elle a commencé à prier dans une église charismatique à l'adolescence. Elle avait 21 ans lorsqu'elle a rejoint sa tante en Égypte en 2003. Elle a voyagé « à cause de l'argent » et assiste aujourd'hui une femme belge dans un salon de beauté à Maadi. Elle a découvert *MCC* en 2006 et est désormais *leader* d'un *life group*. Elle envisage d'entamer la formation pour devenir pasteur et espère « voyager à travers le monde et apporter la Bonne Nouvelle ». Les plus reconnus de ces néo-pasteurs peuvent parfaire leur vocation en fondant leur propre groupe de prière (*baby-church* ou *daughter-church*) voire leur Église, indépendamment de *MCC*. Pour Jean-Paul qui était déjà *leader religieux* en République Démocratique du Congo, l'idée d'approfondir sa formation religieuse n'a

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

pas émergé immédiatement. Arrivé au Caire en 2002 – lors de l'arrivée au pouvoir de Kabila –, il a décidé en 2005, suite à une prophétie, de suivre des cours bibliques dans un institut – non officiel – d'origine nigériane et hébergé dans les locaux d'une église évangélique égyptienne. Il a été ordonné pasteur en 2008 et il témoigne : « Dieu m'a rattrapé ici ! ». Il arrive enfin que certains s'autoproclament pasteurs. C'est le cas de Matthieu, jeune footballeur camerounais, issu d'une famille catholique. Il a rejoint l'Église évangélique du Christ de la Nouvelle Alliance (CNA) en 2001 au Cameroun. En 2006, il entame un voyage pour la Lituanie où il est censé passer des tests dans un centre de formation sportif. Lors de son escale en Égypte, on lui annonce que le voyage est annulé. Il a voulu « se concentrer » sur les réunions de prières qu'il organisait à domicile avec d'autres Africains francophones depuis son arrivée. Au final, la voie du football s'est avérée être « la voie du Seigneur » puisqu'il a créé en 2008 son Église, suite « aux visions que Dieu lui avait offertes » au Cameroun. Sa persévérance vaut d'après lui n'importe quelle école biblique. Il a repris le nom de *CNA* pour son Église dans le but de démontrer l'existence d'une communauté transnationale de fidèles et accorder ainsi à son Église un caractère plus officiel et légitime. En s'appuyant sur des passages de la Bible (Livre d'Isaïe, chap. 19, qui relate les malédictions divines qui se sont abattues sur l'Égypte et sur le peuple hébreu détenu en esclavage), Matthieu explique sa présence et celle des Africains en Égypte. Selon lui « tout est écrit », « rien n'est laissé au hasard » et Dieu l'a personnellement choisi comme leader pour rassembler et faire comprendre que l'Égypte doit désormais être vue comme une « nation spirituelle », une terre où « une prophétie est en train de s'accomplir », allant jusqu'à assimiler symboliquement les Africains d'Égypte au peuple hébreu de la Bible. La resymbolisation des parcours et la sacralisation de ce pays dans différents témoignages recueillis, semble aider les migrants à mieux accepter leurs conditions de vie et leur sort de passagers en *transit prolongé*. Pour certains, il devient nécessaire d'effectuer une sorte de pèlerinage dans tous les lieux saints évoqués par le Livre (le Mont Sinaï, Jérusalem et Israël), ce qui peut les encourager à poursuivre leur migration. Pour d'autres, se sentant investis d'une mission divine et armés d'une nouvelle vision du monde grâce à leur expérience égyptienne (un pasteur soudanais parlera de « *global thinking* »), il s'agit de retourner dans leur pays d'origine, de communiquer au plus grand nombre « la bonne parole » et de perpétuer leur manière de croire.

Conclusion : des migrants aux peuples en exil

Les carrières des figures religieuses africaines en terre d'Égypte empruntent souvent des itinéraires complexes avant de se peaufiner et de s'affirmer comme telles pendant un temps au moins, celui du passage durable en Égypte. La suite n'est pas toujours celle imaginée par les migrants mais la religion anime bel et bien leurs parcours. Si pour certains la religion fait déjà partie intégrante de leur vocation professionnelle, elle ouvrira pour eux comme pour d'autres de nouvelles possibilités sur leur route. Dans tous les cas elle est ré-inventée, retravaillée pour faire écho aux situations que vivent les migrants africains dans la mégapole cairote. C'est ainsi que certaines figures religieuses de la migration vont convoquer l'histoire ancienne des premières communautés chrétiennes au secours d'une vie

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

religieuse dont les repères en terre d'islam sont fortement perturbés [15]. D'autres composent avec leurs compétences issues de leur formation dans les facultés religieuses d'Al Azhar pour élargir leurs réseaux socio-économiques et préparer leur avenir. Bien sûr, les figures présentées ici ne peuvent être détachées des espaces dans lesquels elles évoluent. Ceux de la religion d'abord, qu'elles redéfinissent, déploient [Pliez, 2005] et que l'on ne peut penser sans faire référence à l'histoire des églises africaines sur le continent mais également en Europe [16] tout en révisant le paradigme de la « mission en retour ou mission inversée » pour un autre plus contextuel, qui tiendrait des évangiles et du « retour » du peuple exilé [17]. Ensuite ceux de la migration, espaces urbains, routes du désert, espaces économiques, qu'elles investissent et transforment au même rang que le font aujourd'hui les grandes églises et les ONG d'origine confessionnelle. Au-delà des acteurs et des espaces, les migrants africains se trouvent à l'origine d'un processus inédit de revitalisation religieuse, particulièrement au Caire, avec les étudiants qui alimentent les universités musulmanes et les migrants qui revivifient des lieux de cultes chrétiens, qui voyaient pourtant leur activité s'essouffler.

Bibliographie

BAVA S. [2003], « Les Cheikh-s mourides itinérants et l'espace de la ziyâra à Marseille », *Anthropologie et Société*, vol. 27, nº 1, p. 149-166.

BAVA S., PLIEZ O. [2009], « Itinéraires d'élites musulmanes africaines au Caire. D'Al Azhar à l'économie de bazar », *Afrique contemporaine*, vol. 3, nº 231, p. 187-207.

BAVA S. [2009], « Être étudiant africain à Alger et au Caire au seuil du troisième millénaire », *in* S. Mazzella (dir.), *La mondialisation étudiante. Le Maghreb entre Nord et Sud*, IRMC-Karthala, p. 347-360.

BENNAFLA K. [2005], « L'instrumentalisation du pèlerinage à La Mecque à des fins commerciales : l'exemple du Tchad », Chiffoleau S., Madœuf A., *Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient, Espaces publics, espaces du public*, Beyrouth, IFPO, p. 193-202.

BREDELOUP S., PLIEZ O. (s. dir.), [2005], « Migrations entre les deux rives du Sahara », *Autrepart*, nº 36, 199 p.

KANE O. [2003], Intellectuels non europhonnes. Document de travail du CODESRIA, Dakar, 71 p.

MARY A. [2003], « Parcours visionnaires et passeurs de frontières », *Anthropologie et sociétés*, vol. 27, nº 1, p. 111-130.

OTAYEK R. [2003-2004], « Religion et Globalisation : l'islam subsaharien à la conquête de nouveaux territoires », *La revue Internationale et stratégique*, nº 52, p. 51-65.

15. « Ici en Égypte, c'est beaucoup plus difficile, le dimanche n'est plus le jour du seigneur, tu es perdu. Si tu ne peux pas te raccrocher à une communauté pour raviver ta foi, ta foi *plonge*. Donc tu dois changer tes habitudes ici et te dire que tous les jours sont les jours du seigneur » (Pasteur Dominique).

16. *Cf.* le dossier Mary, A. (dir.) [2008], « Christianismes du Sud à l'épreuve de l'Europe », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, nº 143, 252 p.

17. Dans la bible le Sinaï est appelé le « désert de l'errance ».

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)

PLIEZ O. [2005], « The Church, a link of the territories of the African diasporas in Cairo ? », *Kolor*, vol. 5, n° 1, p. 75-82.

SALL M.-Y. [2009], *Al-Azhar d'Égypte, l'autre institution d'enseignement des Sénégalais. Indicateurs statistiques, Contributions explicatives et base de données*, Éditions dar El ittihaad, Le Caire.

WILLAIME J.-P. [1999], « Le pentecôtisme : contours et paradoxes d'un protestantisme émotionnel », *Archives des sciences sociales des religions*, n° 105, p. 5-28.

ZEGHAL M. [1996], *Gardiens de l'Islam. Les oulémas d'Al Azhar dans l'Égypte contemporaine*, Presses de Sciences-Po, Paris, 381 p.

Document téléchargé depuis www.cairn.info - Université de Bordeaux - - 5.49.228.23 - 17/03/2018 19h02. © Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.)